

**Aqaba**  
*Dans la Cité, extrait*

Serge Patrice Thibodeau

Numéro 69-70, automne 1996

La mémoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14837ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibodeau, S. P. (1996). Aqaba : *Dans la Cité*, extrait. *Moebius*, (69-70), 201–211.

SERGE PATRICE THIBODEAU

*Aqaba*

(*Dans la Cité, extrait*)

incrustée dans la pierre  
une étoile blanche  
la mer est passée par là  
les traces pétrifiées de la grâce  
dans le sable sous les villes  
au seuil des chambres et courbées  
dans la noble pose  
de la nuit  
sous les arches  
tôt  
venue frôler la fenêtre

les mains crevassées par l'attente  
et le don refroidi  
quelle ébauche quelle esquisse  
rendra son âme à l'aube  
quel éclair la lui offrira  
dans un geste serein d'abandon  
un baiser  
quelque part dans une paume  
un silence partagé  
un regard  
une voix d'amphore fracassée

mais lumière  
le profil des flancs la hanche enflammée  
le désir du sel du silex du feu dérobé  
la mesure en débris  
l'élan raffiné  
l'étreinte

oh l'étreinte maintes fois répétée  
la salive l'effluve du mucus  
le scintillement des cheveux  
la lourdeur excessive des lèvres  
posées sur la chair

le troupeau traverse une route  
mielleuse avancée du vêtement  
sur le corps  
de la laine où s'égare sans trêve le nu  
l'humilité dénudée de l'instase et le bois  
de cèdre de pin  
le bois d'olivier  
noué dénoué  
fulgurance de l'âpre  
et les mains  
dépourvues de faiblesse

le torrent asséché nous savons  
la menace de l'oued  
nous traînons pour mémoire  
le boulet des violences  
les corps en charpie aux saillies  
des gorges  
des gouffres  
des cataractes écorchées par les lames  
de l'eau  
l'abrasion des os  
projetés sur le gypse

le corps  
sans texture l'aveu minéral  
et soudain  
les contours des membres aspirés par le grès  
s'allument au faite du chant  
creusent les traces et subjuguent le récit  
du vent  
la vie apprise de mémoire

la vie scandée  
par les embrasements mûris des ventres  
par les frissons poreux de l'homme

de l'homme opalescent  
maintenant que sans peine  
tout se soulève  
que tout s'élève sans faute et lisse  
et pâle  
parce que les chairs se frôlent  
les unes aux autres  
mémoire de l'ambre suave  
contours des chairs lisibles au soleil  
mémoire des cuisses  
des sentiers qui s'allongent

mémoire du jardin sollicitée par les roses  
ne mène nulle part une épine au talon  
dans le geste d'aller dans celui de partir  
jamais l'horizon ne manque de souffle  
frémit  
l'échine alerte  
l'éveil au passage de l'homme  
la nuit à l'oreille  
murmurant dans la hâte le mot  
nommant  
le lieu où se froisse l'étoffe

puis dans les sables cyniques le poids  
sitôt disparu des pas  
quand sèchent les herbes et les ailes  
dans l'azur déployé  
vulnérable  
à l'approche de la voix  
repandre l'écoute  
enivré de musc de santal d'oliban  
des émanations puissantes de l'effort  
quand le geste d'aimer

ensommeille le nomade

prenant son erre dans le monde  
ni connu  
ni visité par la sécheresse de la quête  
investi de tous les sens  
insaisissable  
dans le siècle de l'usure et du friable  
le jeu des tessons éparpillés  
sous les figuiers la mort  
son visage crénelé sa crécelle  
son visage serti de crachats  
de tisons

d'orages  
aux mensonges éperdus des oracles  
la face d'un fétiche  
assoupi par l'ennui  
corseté dans le suaire des ruptures  
et maigre et criard dans la hâte  
pour que s'achèvent les échos  
dans le chaos des dispersions  
des entrailles  
où se devinent mélancolies  
et peurs favorables

sans que germent les images  
dans la beauté des destructions  
des failles larges  
des orifices  
si peu de temps pour le souffle coupé  
pour assouplir la peau des reins  
pour immoler la semence au fond de la paume  
contre la taille des murailles effritées  
les épaules de l'homme  
jettent un sort  
et l'oubli s'évanouit

aux crêtes de l'appui  
en ces temps mémorables où passe le feu  
entre l'os et la chair entrent des îles volcaniques  
fument aux versants du songe  
itératif  
et s'entrechoquent les querelles et l'insulte  
sépultures  
accrochées aux murs du désordre  
et précipitées  
sur les hauteurs  
du prodige

par le fer et par le feu  
la fureur  
accomplissant ses virulences fauves  
jadis fertiles forêts sur la côte  
mutation du seuil et des cimes  
au désert  
plus rien pour la sève plus rien  
pour les lèvres voraces de l'homme  
que le chant des délices en suspens  
que le poème inachevé de Babylone  
que l'errance brusquée

s'enchâsse  
le sceau  
fut trouvé très tôt le matin  
près de l'ortie près du basalte  
ainsi visible scarabée  
sans que le sens ne s'en échappe  
ni balises ni récifs  
ne cèdent aux dispersions  
ni les ronces prises en travers  
de l'écriture  
apposée sur des stèles têtues

un insigne sur la peau  
en contrebas de la ceinture fortifiée

avancer  
prêt à humer l'inébranlable torse  
prêt à goûter aux flammes aux formes  
aux frêles ferments de l'hysope  
soumis à l'éventail des mains sur la nuque  
à l'ultime finesse des gestes intimes  
ainsi reprendre la naissance  
le rythme  
et le nom

le propos migrateur  
adouci par l'albâtre  
par la vigne aux abords d'une lampe omeyyade  
anoblies d'huiles et de lueurs attouchantes  
savoir  
à la faveur du partage comme un dépôt  
de cendres  
avant les cendres et par-delà  
le livre à l'aine bouclé  
insinuée la trahison  
le regard effondré

par les rues mal famées la déroute conduit  
au baiser sur la joue mal rasée  
la trahison de Judas l'écart l'angle des dérives  
s'éparpillent et s'élargissent  
plus rien n'importe le ciel est bleu  
l'adversité résout l'énigme  
mais devant  
se dressent les hommes émerveillés  
nourris d'adresse  
de génie  
nourris de gel

et prennent place à l'avant  
des nefs  
pénétrés de ferraille comme une forge  
où se bousculent amertume et mépris

doutes et tourments  
sans autre vocation que l'attente  
sans autre miroir que la surface du marbre  
l'éruption du désir affolant  
et refermant sur eux  
le cercle amant  
du souffle

dans le carré des mains  
dans le triangle du torse  
dans l'escarpement de l'angle aigu  
des spires s'accouplant  
dans le rôle de l'ordre lascif  
à jamais proclamé  
assumer l'immensité des sables  
et ce mouvement au lointain emprunté  
déhanche les amours promptement descellées  
hors d'haleine étouffant  
sous la chaux

la luxure  
le vent donne à la chair  
son chant salin  
en fermente la source  
où se lève le soleil  
dans le lit turbulent dans le cri l'incendie  
dans le vivier du songe majeur  
dans le silence à contre-jour  
sublimé  
de l'écho des unions  
de l'union des échos quand la mémoire s'élève

et puis certainement  
la pâte à pétrir  
la dextérité des mains  
passées du père au fils  
le profil  
émouvant



éprouvant  
du visage bédouin  
le port de la tête et l'envie d'effleurer  
la nuque  
la chair pulpeuse du cou

l'âcre odeur de l'eau saumâtre puisée  
dans l'air sème des faisceaux d'arabesques  
l'heure file  
se brise  
revient sur ses pas  
mordre les mains du plus vif  
des hommes fresques  
leurs lèvres ont un goût de sésame  
au soleil busqués  
dégagent un parfum de paille  
d'ambre et d'agrumes

leur haleine épelle ces mots  
*papillon cyprès cardamome*  
et la lumière caresse l'albâtre  
et la nuit étreint le basalte  
ainsi le cycle reprend et les arches  
royales hôtesse  
invitent l'âme au repos  
au recueillement  
au désir de l'étoile filante  
au baiser du Levant  
sous les ifs

l'image hantise  
le son du gravier  
sur le cercueil mis en terre  
en rêve le grand-père à genoux aperçu  
dans les rues dévastées de Beyrouth  
et pourtant sans aucune exigence  
autre que celle au vent de l'offrande  
tête nue

sexe nu  
dans la plénitude de l'âme  
soumise au Silence

au silence nu des pierres  
s'embrassant  
s'entrecroisant  
mains liées entre elles  
par une foi commune  
taillées en bloc  
apposées contre l'air  
et boudant l'austère coup d'œil des nues  
ne servent à rien  
confondent  
le feu des grands Textes sacrés

ô Révélation  
enluminée paginée reliée  
effleurée des doigts et des lèvres safranées  
pour oublier sur la langue  
le goût  
l'insistance de la coloquinte obstinée  
le goût du soufre et des météorites  
et c'est parole disloquée de l'Appelant  
assouvissement mosaïqué du désir  
le front posé sur le sol  
du Livre

la face fermée  
de la lune  
fait dire à l'étoile que les fleuves  
témoignent de la rage  
du combat  
du déluge  
du fouet  
sur les flancs malmenant l'écriture  
mais la parole évacue les sursauts  
la douleur et la mort

dans l'estuaire du mirhâb et dans le vent

prolonge l'accueil au cœur des fratries  
le ravissement émaillé des tuiles bleues  
plus beau que laurier-rose au désert à Pétra  
ce que son visage peut atteindre  
si haut si élevé si incarné  
touchant la terre de chaque pore  
comme un serpent  
goûtant la terre *étant* la terre caressée  
dans la paume du potier du modelleur  
absolument  
impérissable et sans autre mesure  
que l'émoi

ô l'Orient

le foisonnement des regards s'enlaçant  
parce qu'infailible est la beauté de la Lumière  
sur les pentes rocheuses entre les cèdres  
entre les pins et sous les voûtes  
et sous le dôme qui surplombe l'octogone  
la chair  
ô rupture  
surgit l'Appel à fléchir  
dans le chevauchement des lumières  
la chair s'abandonne sans faute et sans regret

splendeur de M'shatta  
qu'on éteigne la lampe  
le bonheur est permis  
léger  
alité  
avisé  
une tessère dans la main  
pour assister  
au drame à l'églogue au passage de la nuit  
venus corrompre les sentiers irréparables  
du reg

les rares pluies interceptées  
des lunaisons très graveleuses  
s'étalent  
alimentent les ébats charnus  
du fer  
et veillent les lames sous les braises protégées  
les invincibles sabres de l'alphabet  
le poignard de l'esprit vêtu d'argile  
mimant l'ascèse des entailles creuses  
et déclamant  
l'exact sifflement de la fronde lourde

se consomment les bilans  
l'ardeur a vaincu les nombres  
les lettres ont mené les bêtes à la vie  
aux pâturages féconds des mémoires  
où module toute immensité  
ont mené l'homme  
à tout prestige éclaté  
du haut du minaret sans équivoque  
ténacité seulement fragmentaire de la foi  
c'est écrit dans le sable  
*mektoub*

Amman (Jordanie), du 17 au 24 juin 1994